

Questions de lecture « Le nez »

Hélène Beauchamp

Number 39, 1986

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/28604ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Beauchamp, H. (1986). Review of [Questions de lecture : « Le nez »]. *Jeu*, (39), 34–36.

questions de lecture

«le nez»

Ce jour-là, Yvan Yakovlévitch, ayant préparé une pincée de sel et deux oignons, s'apprêtait à savourer le petit pain frais de son petit déjeuner. Mais dans son pain, il trouva un objet blanchâtre qu'il tâta et palpa : c'était le nez de M. Kovaliov, assesseur de collègue, qu'il avait l'honneur de raser le mercredi et le dimanche.

Ce même matin, Platon Kovaliov se réveilla, s'étira, se fit donner un miroir et s'aperçut qu'à la place de son nez, il n'y avait qu'une surface lisse.

En se rendant chez le maître de police pour y porter plainte, il rencontra un personnage, en uniforme «brodé d'or, à grand col droit, un pantalon de chamois et une épée au côté. Son bicorne à plumes laissait inférer qu'il avait rang de conseiller d'État. Il faisait à coup sûr



Michel Marc Bouchard dans *le Nez*, une production du Théâtre d'la Vieille 17.

une tournée de visites. Il regarda de côté et d'autre, héla sa voiture, y prit place et disparut». ¹ Quels ne furent pas la surprise et l'effroi de Kovaliov en reconnaissant dans ce personnage... son propre nez!

Qui est ce personnage tout à fait officiel qui apparaît, sans explication, dans la vie d'Yvan et de Platon, emprunte une «allure» inattendue et disparaît sans laisser de traces?

«Non, cela ne tient pas debout, écrit Gogol, je ne le comprends absolument pas... Mais, ce qu'il y a de plus étrange, de plus extraordinaire, c'est qu'un auteur puisse choisir de pareils sujets [...]. Premièrement, cela n'est absolument d'aucune utilité pour la patrie; deuxièmement... mais deuxièmement non plus, d'aucune utilité. Bref, je ne sais pas ce que c'est que ça...» (p. 621)

Le Nez, nouvelle de Gogol, paraît en 1836 et est intégrée par la suite aux «Nouvelles petersbourgeoises» avec, entre autres, *le Journal d'un fou*.

Gogol, on le constatera en lisant ses nouvelles, ses récits et son théâtre, aime raconter des histoires et dessiner les contours caractéristiques des silhouettes russes. Il le fait avec humour, avec un sens critique souvent acerbe et en empruntant le coup d'oeil kafkaïen de celui qui connaît les arcanes du pouvoir, les couloirs des intrigues politiques et sociales, les escaliers et paliers des titres et des fonctions gouvernementales. La société dans laquelle il vit est pleine de contradictions : Gogol prend le parti de les montrer et d'en rire (non sans attirer sur ses textes la censure, qui n'aime pas qu'on se moque des titres et des grades ou que l'on fasse allusion au diable). Son réalisme critique n'est pas sans laisser une grande place aux atmosphères oniriques, fantastiques et souvent dérangeantes. Kafka toujours. Le réel laisse suinter le mystère, et l'auteur est attiré par l'humour, la critique et l'étrangeté des êtres et des phénomènes. Gogol, sous des apparences rieuses, est un auteur complexe.

l'adapter?

L'écriture de ses récits et nouvelles est claire, les dialogues sont vifs et les descriptions ont l'allure de didascalies. Les personnages ont déjà, à nos yeux, une existence théâtrale. Leurs contours sont nets et leurs actions, caractéristiques, simples, motivées directement par ce qu'ils sont et ce qu'ils veulent. Les qualités de style rapprochent ces textes de l'écriture dramatique et les rendent attrayants. L'adaptateur rencontre pourtant une première difficulté — et majeure: la société russe du XIX^e siècle est fortement hiérarchisée; les fonctionnaires qui portent fièrement les titres les plus farfelus et les grades les plus minutieusement inscrits dans la hiérarchie font la loi, chacun selon la puissance de son office et tous dans le respect des pots-de-vin ou des relations personnelles et sociales à entretenir. «Tout le monde en a pris pour son grade, moi tout le premier», aurait dit Nicolas 1^{er} à l'issue de la première représentation du *Revizor*, réflexion qui sauva la pièce, mais qui n'empêcha pas les critiques. «La capitale se sent blessée du spectacle des moeurs de six fonctionnaires de province: qu'aurait dit la capitale si j'avais seulement effleuré ses propres moeurs [...?]', écrit Gogol à Pogodine (p. LIX).

La seconde difficulté que rencontre l'adaptateur d'un texte de Gogol réside dans l'équilibre à maintenir entre les effets comiques que l'auteur tire des personnages, des situations, et l'atmosphère onirique, fantastique dans laquelle baigne l'ensemble —

1. Les indications de page renvoient à Nicolas Gogol, *Oeuvres complètes*, Paris, N.R.F., Bibliothèque de la Pléiade, 1966.

lumière diffuse et inquiétante (la première version de l'aventure de Kovaliov est un rêve).

Le Théâtre d'la Vieille 17 a insisté, dans son adaptation, sur le côté comique et caricatural, voire ridicule mais aussi fleur bleue, des personnages et des situations. Son choix s'est porté sur les séquences les plus «quotidiennes» du récit (habitudes des habitants du petit village dans leurs activités et leurs rapports ordinaires); le personnage énigmatique du Nez a été éliminé; de même que l'imposante Alexandrine Podtotchine; la douce et attentive Renée, personnage créé par les adaptateurs, contribue à donner au texte un caractère plus mièvre. Ces choix marquent aussi la conception stylisée des décors et des costumes dont les contours, fortement appuyés, soulignent les couleurs pastel et harmonieuses. Le jeu des acteurs comporte des démarches cassées, des attitudes brusques, des voix accentuées ou d'un lyrisme recherché qui chassent le naturel; les masques, de rigueur, sont évidemment anti-réalistes. Aucun rapport, donc, avec le réel, mais aucun fantastique non plus et aucune critique sociale. *Le Nez* s'est transformé en un conte où règnent la bonne humeur «paysanne» et la délicatesse des «bons» sentiments. Simone est fort embarrassée d'avoir servi un petit pain si mal farci à son petit mari; Yvan, le barbier, est gêné de s'être apparemment rendu coupable d'un crime dont il ignore tout; le professeur Nicolas, confus de ne pas pouvoir regarder les gens dans les yeux; le policier, embêté par l'absence de preuves; la jolie Renée, intimidée par son nouvel amour sans nez et subjuguée par son amour avec nez. Les médecins sont ridiculisés à la mode de Molière, la mise en scène faisant là un détour par le XVII^e siècle; quant à la volonté d'affirmation des femmes, elle s'appuie sur le comique américain et se dit en chansons.

Le spectacle, amusant, s'est attiré les éloges des critiques². Le jeu des acteurs est bien rythmé et leurs propositions scéniques sont bien amenées dans des costumes (de tissu ou de carton rigide) qui accentuent les rondeurs, la maigreur ou la haute taille des personnages. Le décor est joli: il se plie et se déplie à la façon des cartes de voeux qui cachent un village entier... La musique accentue le côté clownesque de la mise en scène et le caractère divertissant du spectacle. La pièce a reçu le prix Floyd S. Chalmers en 1984³. On peut dire, à son avantage, qu'elle réussit à établir une continuité entre les actions des divers personnages, à insuffler une logique à tous ces événements et à inventer de toutes pièces une fin heureuse. La nouvelle de Gogol y est devenue un conte pour enfants sages.

Ni la pièce ni le spectacle ne sont, à mon avis, concluants. S'est-on vraiment donné la peine de lire *le Nez* et de fréquenter Gogol? La production du Théâtre d'la Vieille 17 amuse et elle reste superficielle: elle souligne les aspects comiques et caricaturaux des personnages et des événements, évacue les aspects fantastiques du texte pour y rajouter la couleur fantaisiste de ce village et de ses habitants heureux.

Et cependant, malgré tout, bien que, certes, on puisse admettre et ceci, et cela, et encore autre chose, peut-être même... et puis enfin quoi, où n'y a-t-il pas d'incohérences? Et après tout, tout bien considéré, dans tout cela, vrai, il y a quelque chose. Vous avez beau dire, des aventures comme cela arrivent en ce monde, c'est rare, mais cela arrive. (p. 621)

hélène beauchamp

2. Voir Dominique Demers, «Un public appréciateur pour les trois premières montréalaises», *le Devoir*, 19 août 1985; Claude Poissant, «Nez en moins» et André Maréchal, «Plaisir du jeu et cohérence théâtrale», dans *les Maldisances*, journal du Festival international de théâtre JEUNES PUBLICS du Québec, vol. IV, n° 5, 20 août 1985.

3. Prix annuel attribué par les critiques torontois membres du Toronto Drama Bench.